

FRANCE

Préceptes de stratégie pour une nation qui doute

TONNELIER Christophe

Christophe Tonnelier

France, le sursaut ou la chute

© Christophe Tonnelier, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1951-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Je ne suis ni ministre, ni député, ni éditorialiste. Je suis un Français parmi d'autres, qui regarde son pays et qui ne le reconnaît plus tout à fait. J'ai vu les usines fermer, les prix monter, les services publics s'éloigner, la dette grossir, les débats tourner à la foire d'empoigne pendant que les vrais problèmes restaient sans réponse. Comme beaucoup, j'ai d'abord été en colère. Puis j'ai voulu comprendre.

Ce livre est né de cette volonté de comprendre. Il y a vingt-cinq siècles, un général chinois, Sun Tzu, écrivit *L'Art de la guerre*. Son génie ne tient pas aux batailles qu'il a décrites, mais à une méthode : connaître le terrain, se connaître soi-même, connaître l'adversaire, et ne jamais confondre l'agitation avec la stratégie. « Celui qui connaît l'ennemi et se connaît lui-même ne sera jamais en péril. » Cette phrase m'a paru s'appliquer à la France d'aujourd'hui mieux qu'à n'importe quel champ de bataille.

J'ai donc emprunté sa forme. Chaque chapitre s'ouvre sur un thème, décomposé en préceptes courts, que l'on peut lire d'une traite ou méditer un à un. Chaque précepte est suivi d'un commentaire qui l'explique, l'appuie sur des faits et des chiffres, et, quand c'est nécessaire, donne la parole à ceux qui pensent autrement. Chaque chapitre se termine par des lois, qui en résument l'enseignement, et par ses sources, pour que chacun puisse vérifier.

Le chemin suit l'ordre d'une campagne. On évalue d'abord le terrain : l'histoire de la France, ses frontières, son argent, ses alliances, ses adversaires, le théâtre de sa vie politique. On inspecte ensuite les fronts intérieurs : la vie chère, l'école, la santé, la sécurité, l'agriculture, les retraites. On fait enfin l'inventaire des forces qui nous restent, avant de dessiner l'offensive qui pourrait nous relever.

Je n'ai pas cherché à être tiède. Certaines pages sont dures, parce que la situation l'est. Mais je n'ai pas cherché non plus à flatter la

colère. J'ai voulu que chaque critique vise des politiques et des décisions, jamais des populations. J'ai voulu que les mesures proposées, même les plus radicales, restent dans le cadre de la démocratie : par le vote, par la loi, par le référendum, jamais par la violence. Un pays qui se relève en renonçant à ses libertés ne se relève pas : il change seulement de chute.

Le lecteur ne sera pas d'accord avec tout. C'est bien ainsi. Ce livre n'est pas un programme électoral ni un catalogue de certitudes ; c'est une invitation à penser la France comme un stratège pense une campagne, avec lucidité, avec méthode et sans renoncer à l'espoir. Car la France a déjà connu des abaissements bien pires, et elle s'en est toujours relevée quand ses citoyens ont décidé de ne plus subir.

Le sursaut ou la chute : le choix nous appartient encore.

TONNELIER Christophe

Chapitre I – Évaluer le terrain

L'histoire de France, de ses origines à nos jours

Le principe

1. Celui qui veut relever un pays doit d'abord savoir comment il s'est élevé, et comment il est déjà tombé.

Les nations qui se sont redressées ont presque toutes commencé par un retour sur elles-mêmes. L'Allemagne de 1807, humiliée par Napoléon, s'est reconstruite autour d'une réflexion sur son histoire, sa langue et ses erreurs. Le Japon de l'ère Meiji a étudié méthodiquement pourquoi il avait été dépassé par l'Occident avant de le rattraper en une génération. À l'inverse, les pays qui refusent de regarder leurs défaites les répètent. Connaître son histoire n'est pas de la nostalgie : c'est la carte d'état-major d'un peuple. Elle montre où le terrain est solide, où il cède, et par où l'on est déjà passé sans succès.

2. La France n'est pas morte cent fois parce qu'elle a su, cent fois, se relever. Mais chaque relèvement a eu un prix, et un chef.

Après Azincourt, après 1815, après 1870, après 1940, beaucoup ont annoncé la fin de la France. Chaque fois, elle s'est relevée, mais jamais toute seule ni par hasard. Il a fallu une Jeanne d'Arc pour redonner une cause, un Thiers pour payer l'indemnité et libérer le territoire, un De Gaulle pour incarner la légitimité quand tout s'effondrait. Le relèvement a toujours eu un prix : des impôts, des sacrifices, des renoncements de camp. Et il a toujours eu un visage : quelqu'un qui a osé dire au pays la vérité sur son état et lui proposer un chemin. Le déclin n'est donc pas une fatalité, mais le relèvement non plus : il se décide.

Synthèse. Sun Tzu ouvre son traité par l'évaluation : avant de combattre, on mesure le terrain, les forces, le moral. Pour une nation, le terrain, c'est son histoire. Ce chapitre parcourt vingt siècles pour en tirer les lois qui reviennent toujours : la division affaiblit, la dette

étouffe, l'arrogance précède la chute, et le sursaut vient quand un peuple retrouve une volonté commune.

Des Gaulois aux Capétiens : l'unité se bâtit lentement

3. Les Gaulois étaient braves, mais ils étaient soixante peuples. César a vaincu la Gaule par ses légions, mais d'abord par ses divisions.

La Gaule de César n'était pas un pays mais une mosaïque de peuples : Éduens, Arvernes, Séquanes, Belges, souvent rivaux. César le savait et s'en servit. Il se fit appeler par les Éduens contre les Helvètes, joua un peuple contre l'autre, et n'eut jamais à affronter toute la Gaule à la fois avant qu'il ne soit trop tard. Son récit de la guerre des Gaules est d'ailleurs un manuel de division de l'adversaire. Les divisions n'expliquent pas tout : la discipline des légions, leur logistique, leur art des fortifications et des sièges, comme à Alésia, et les immenses ressources de Rome ont pesé autant. Mais aucune de ces forces n'aurait suffi face à une Gaule unie dès le départ. La leçon traverse les siècles : une puissance extérieure n'a pas besoin d'être plus forte que vous, il lui suffit d'être plus unie.

4. Vercingétorix a uni les tribus trop tard. L'unité trouvée au dernier jour ne sauve pas la guerre ; elle sauve seulement l'honneur.

En 52 av. J.-C., Vercingétorix parvient enfin à fédérer la plupart des peuples gaulois. Il remporte Gergovie, pratique la terre brûlée, mais l'unité reste fragile et tardive. Enfermé dans Alésia, il attend une armée de secours qui arrive trop tard et se fait battre. Vingt ans plus tôt, la même union aurait peut-être empêché la conquête. C'est le drame de bien des sursauts nationaux : on se rassemble quand l'ennemi est déjà dans la place. Le stratège, lui, construit l'unité en temps de paix, pour ne pas avoir à l'improviser en temps de guerre.

5. Clovis a compris qu'on ne gouverne pas seulement par l'épée, mais par ce que le peuple croit. Qui partage la foi de ses sujets règne

sur leurs cœurs.

Vers 500, Clovis, roi franc païen, reçoit le baptême à Reims. Le geste est religieux, mais aussi politique : la population gallo-romaine est chrétienne, ses évêques sont les véritables cadres du pays. En adoptant leur foi, Clovis cesse d'être un conquérant étranger pour devenir le roi de ceux qu'il gouverne. Les autres rois germaniques, restés ariens, ne réussiront jamais cette fusion. Un pouvoir ne tient pas seulement par la force qu'il possède, mais par les valeurs qu'il partage avec ceux qui lui obéissent. Quand gouvernants et gouvernés ne croient plus aux mêmes choses, l'autorité devient une simple contrainte, et la contrainte s'use.

6. L'empire de Charlemagne fut partagé entre ses petits-fils, et la grandeur se défit en une génération. Ce qu'un homme bâtit, l'héritage mal pensé le disperse.

Charlemagne bâtit un empire immense, de l'Èbre à l'Elbe. Mais selon la coutume franque, le royaume se partage entre les héritiers. En 843, au traité de Verdun, ses petits-fils se divisent l'empire en trois. Ce partage n'invente ni la France ni l'Allemagne, qui mettront des siècles à se former, mais il dessine pour la première fois les deux espaces d'où elles sortiront, et entre les deux une bande de territoires disputés, de la Lorraine à l'Alsace, qui sera le champ de bataille de mille ans d'histoire européenne. Une erreur de succession peut coûter des siècles de guerres. Ce qu'un grand homme construit ne dure que si des institutions solides en organisent la transmission.

7. Les Capétiens ne possédaient presque rien. Ils ont gagné par la patience : une province, un mariage, un traité, et trois siècles plus tard, un royaume.

Hugues Capet n'est, en 987, qu'un seigneur parmi d'autres, maître d'un petit domaine autour de Paris et d'Orléans. Les ducs de Normandie, de Bourgogne ou d'Aquitaine sont plus riches et plus puissants. Pourtant ses descendants vont, génération après génération, agrandir le domaine royal : par la guerre parfois, mais surtout par les mariages, les héritages, les achats, la justice royale qui s'impose peu à peu. Philippe Auguste reprend la Normandie,

Saint Louis impose sa justice, Philippe le Bel affirme l'indépendance du roi face au pape. Ce n'est pas l'œuvre d'un génie, mais d'une continuité. La patience stratégique est la vertu la plus rare des régimes qui changent de cap à chaque élection.

Synthèse. En 52 av. J.-C., la Gaule tombe face à Rome après Alésia, non faute de courage mais faute de cohésion. Mille ans plus tard, en 987, Hugues Capet règne sur un petit domaine autour de Paris, entouré de vassaux plus puissants que lui. Ses descendants ont construit l'État français morceau par morceau. Première loi : la force d'un pays tient à son unité, et l'unité se construit sur le temps long.

De la guerre de Cent Ans à Henri IV : le pays se déchire, puis se recoud

8. À Crécy et à Azincourt, la chevalerie française chargeait par orgueil ; les archers anglais tiraient par méthode. L'orgueil perd les batailles que la discipline gagne.

À Crécy en 1346, à Poitiers en 1356, à Azincourt en 1415, le scénario se répète. Les chevaliers français, plus nombreux, chargent en désordre, chacun cherchant la gloire personnelle, sur un terrain boueux choisi par l'ennemi. Les archers anglais, issus du peuple, entraînés depuis l'enfance, les déciment à distance. La noblesse française méprisait ces roturiers armés d'arcs ; elle mourut sous leurs flèches. Il fallut des décennies pour que la France adopte à son tour une armée permanente, l'artillerie et la discipline. Une élite qui méprise les méthodes nouvelles parce qu'elles ne correspondent pas à son rang finit vaincue par ceux qu'elle dédaigne.

9. Quand les grands du royaume s'allient à l'étranger pour nuire à leur rival, le pays entier devient le champ de bataille.

Au début du XVe siècle, le roi Charles VI est atteint de folie. Deux factions se disputent le pouvoir : les Armagnacs et les Bourguignons. L'assassinat du duc d'Orléans en 1407, puis celui de Jean sans Peur en 1419, transforment la rivalité en guerre civile. Les Bourguignons s'allient aux Anglais, et le traité de Troyes de 1420 déshérite le

dauphin au profit du roi d'Angleterre. Pour quelques années, la France est un royaume anglais en devenir. Ce n'est pas la force anglaise qui a failli faire disparaître la France : c'est la haine entre Français, assez forte pour préférer l'étranger au rival.

10. Il a fallu une jeune paysanne pour rappeler aux princes ce qu'ils avaient oublié : on se bat d'abord pour quelque chose. Un peuple qui retrouve sa raison de se battre change le cours d'une guerre perdue.

En 1429, une jeune Lorraine de dix-sept ans obtient d'être reçue par le dauphin. Militairement, Jeanne d'Arc n'invente pas grand-chose ; politiquement, elle change tout. Elle donne au camp du roi une légitimité et un élan qu'il avait perdus. La levée du siège d'Orléans, puis le sacre de Charles VII à Reims, transforment un prétendant contesté en roi légitime. Les soldats se battent mieux quand ils savent pourquoi. Il faudra encore vingt ans pour chasser les Anglais, mais le basculement moral a eu lieu. Le moral d'un peuple n'est pas un détail de la stratégie : c'en est souvent le cœur.

11. Les guerres de religion ont tué plus de Français que bien des invasions. L'ennemi le plus dangereux d'une nation est souvent la haine qu'elle porte à elle-même.

De 1562 à 1598, huit guerres de religion ensanglantent le royaume. Catholiques et protestants s'affrontent, les grandes familles nobles en profitent pour se tailler des fiefs, l'Espagne et l'Angleterre interviennent chacune dans son camp. La nuit de la Saint-Barthélemy, en août 1572, des milliers de protestants sont massacrés à Paris puis en province. Pendant ce temps, la France recule en Europe et se ruine. Une nation qui se déchire sur ce qui la divise n'a plus d'énergie pour ce qui la menace. Les fractures intérieures sont toujours une aubaine pour les puissances voisines.

12. Henri IV a changé de religion pour gagner Paris, puis a signé la paix avec ceux qu'il avait combattus. Le chef qui veut réunir doit savoir renoncer à une victoire de camp pour obtenir la victoire du pays.

Henri de Navarre, chef protestant, devient roi en 1589 mais Paris,